





par T. Rémond de
Saint-Mard

E. L.
Lucien [illegible]
F. Jean [illegible]
[illegible] les [illegible]

ECLAIRCISSEMENT
SUR
LES DIALOGUES DES DIEUX.
OU
REFLEXIONS
SUR
LES PASSIONS.



A AMSTERDAM,
Chez E. Roger, Marchand
Libraire.

MDCCXII.

ECLAIRCISSEMENT
SUR
LES DIALOGUES
DES DIEUX.
OU
REFLEXIONS,
SUR
LES PASSIONS.

ON n'a point fait de critique expresse de mon Livre ; il en est peu qui meritent cet honneur, & je n'ai point eu l'orgueil d'attendre du Public un pareil témoignage de son estime. Cepen-

dant le Public qui ne m'a pas jugé digne d'une critique dans les formes, a bien voulu cenſurer d'une maniere vague pluſieurs endroits de mon Ouvrage. Quelques-uns diſent que la fureur que j'ai d'être enjoué me permet rarement d'être exact, & qu'il m'arrive ſouvent de gâter la verité en voulant l'embellir. Voilà le plus petit reproche que l'on me faſſe : Je dois répondre à une accuſation qui me touche bien plus, & c'eſt pour m'en juſtifier que je prends aujourd'hui la plume. Ouï, ce n'eſt point la vanité d'Auteur qui me réveille. Un motif plus noble m'anime, & peu jaloux de la réputation de l'eſprit, j'abandonnerois volontiers les

défauts de mon Ouvrage, si l'on ne m'attaquoit par un endroit mille fois plus ſenſible.

Quelques perſonnes m'accuſent d'avoir détruit les idées de la Morale, & ſoutiennent qu'à force d'analiſer les vertus, je les réduis à rien. A Dieu ne plaiſe que j'aye un tel deſſein; quand je traite des vertus humaines, je découvre ce qu'elles ont d'imperfection, mais elles reſtent toujours ce qu'elles ſont, & je ne leur ôte jamais le prix attaché à leur eſſence. Quand je parle des vices je cache leur laideur pour montrer les apparences vertueuſes dont ils ſe couvrent quelquefois. Il y a deux choſes dans nos actions, ce qui paroît aux yeux de ceux qui nous

voyent agir, & la fin que nous avons en agiſſant: Or il arrive ſouvent qu'un homme met dans ſa conduite un air ſpecieux de vertu, & que le motif qui le détermine n'a rien de vertueux. De même un homme aura une conduite ſuſpecte & vicieuſe en apparence; mais cette conduite pourra avoir pour principe des vûes louables. Comme les hommes ne ſçavent juger que ſur les apparences, ils prennent ſouvent le change, & ils ſont ſujets à rendre hommage au vice qui prend les dehors de la vertu. Souvent auſſi ils prennent pour vice ce qu'ils ne devroient point regarder comme tel, & qui ſeroit juſtifié par le motif de celui qui agit,

s'il étoit apperçu ; car c'eſt par la fin qu'on ſe propoſe en agiſſant, qu'on eſt vertueux ou vicieux.

C'eſt ce que j'ai voulu faire voir par l'idée que je donne de l'ingratitude, idée que l'on feroit bien de ne me point pardonner, ſi j'avois voulu que ce que j'ai dit, fût pris à la lettre. Mais ce n'eſt point mon intention, & l'ingratitude eſt un vice qu'on ne ſçauroit trop déteſter. J'ai voulu dire ſeulement qu'il y a des cas particuliers où ce qui auroit l'air d'ingratitude, n'en ſeroit point. Un homme qui ſe refuſeroit de rendre à ſon ami le bienfait qu'il en auroit reçu, pour lui laiſſer des droits ſur lui ; &

qui pour augmenter l'amitié de ſon ami riſqueroit de paſſer pour un ingrat, ne devroit point être taxé d'ingratitude: Ce qui paſſeroit pour vicieux dans ſon procedé, ſeroit juſtifié par un motif louable, & c'eſt le motif qui caracteriſe nos actions.

Un des plus beaux Eſprits qu'ait produit l'Angleterre, le Chancelier Bacon, eſt fondé ſur ce principe lorſqu'il avance un paradoxe ſur l'ingratitude ſemblable à celui que j'ai avancé dans mon Dialogue entre Apollon & Neptune: *L'ingratitude*, dit-il, *n'eſt gueres autre choſe qu'une ſubtile, & judicieuſe reflexion ſur le veritable motif du bienfait reçu*, ne diroit-on pas que ce grand homme veut faire l'éloge de

l'ingratitude, lorſqu'il la traite de ſubtile & judicieuſe reflexion ſur le veritable motif du bienfait reçu ; cependant l'a-t-on jamais accuſé de n'avoir pas eu pour ce vice toute l'horreur qu'il devoit en avoir, quoiqu'il oſe dire que la reconnoiſſance ne ſe doit qu'au motif, & qu'il eſt permis d'examiner ce motif, quand même en l'examinant on devroit être traité d'ingrat ; ce que la maniere de m'exprimer a de commun avec celle d'un grand homme, doit obtenir ma grace auprès du Public, & l'on ne doit point être effrayé de tout ce que je dis ſur le chapitre des vertus & des vices ; je ne parle que de la ſuperficie qui les couvre, & je n'attaque

jamais le fonds des vertus, qui ne ſçauroit être trop reſpecté. Je ſçai qu'on doit être reconnoiſſant des bienfaits, ſenſible aux diſgraces des autres, prêt à les ſoulager: Je ſçai qu'on doit ſervir ſa Patrie, ſon Prince: Je ſçai que nous avons tous une raiſon faite pour moderer nos paſſions, & pour les rendre utiles à la ſocieté. Si j'ai fait entendre autre choſe, j'en devine la raiſon, je ſuis tombé dans un défaut ordinaire aux Philoſophes, défaut qui eſt moins dangereux pour le Public lorſque les Philoſophes ſont dogmatiques. J'ai attaché aux mots des idées que ces mots là ne réveillent pas ordinairement, & j'ai jetté de la confuſion dans l'eſprit du

Lecteur qui veut qu'on lui parle ſa langue ; par exemple, on m'accuſe de confondre Vertus & Vices, Phyſique & Morale, Sageſſe & Paſſion. On ne ſçauroit m'entendre dire ſans effroi, que la ſageſſe eſt une paſſion ; cependant il ſemble que tout mouvement qui porte l'ame à quelque choſe d'une maniere vive, puiſſe être appellée paſſion.

Il y a des gens qui ſont portez au bien avec ardeur, & qui ont une ſorte de ſageſſe aſſez vive pour être appellée paſſion. S. Auguſtin lui-même appelle la grace une ſainte concupiſcence ; & s'il m'eſt permis de l'appeller paſſion après lui, c'eſt une heureuſe paſſion qui a d'autant plus de force, que

loin d'être combattue par la raiſon comme les autres, elle s'en voit approuvée. Ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'il y a une autre ſorte de ſageſſe dont les conſeils lumineux nous donnent la force d'arrêter nos paſſions, & que cette ſorte de ſageſſe ne ſeroit point une paſſion : mais un Lecteur qui voit le mot de ſageſſe uni à celui de paſſion, croit que tout eſt confondu, & qu'un Auteur vient lui déranger ſes idées, quoiqu'au fond ils penſent tous deux la même choſe. On a été encore étonné lorſque j'ait dit que la pareſſe qui doit être regardée comme un vice, étoit la ſeule qualité de l'ame qui marquoit de l'excellence & de la perfection dans ſa natu-

re ; ce n'eſt pourtant qu'un paradoxe qui marque l'indigence de notre condition naturelle, en nous faiſant ſentir que ſi nous étions nez parfaitement vertueux, nous n'aurions rien à faire pour le devenir.

La pareſſe dont je parle, eſt une pareſſe imaginaire, & l'ame ne s'accommode jamais aſſez bien de l'état où elle eſt, pour n'en pas imaginer un plus agréable qu'elle voulût ſe procurer. C'eſt toujours parceque je n'ai pas parlé la langue ordinaire, que j'ai mis de l'embaras & du ſoupçon dans l'eſprit de mon Lecteur. Par exemple, quand je dis que les Dieux n'exigent point de reconnoiſſance, j'ai parlé de la

reconnoiſſance qui ſuppoſe du beſoin, & il eſt ſûr que Dieu n'exige point cette ſorte de reconnoiſſance, quoique nous lui en devions comme Créateur & Principe des choſes. Je dis de même que les Dieux ne doivent point ſe vanger, & qu'ils ne doivent que punir. Les Payens avoient donné à leurs Dieux toutes leurs foibleſſes, pour s'y pouvoir livrer avec bienſeance. Un Etre infiniment ſage ne ſe vange point, mais il punit les crimes: un Juge ſage punit ceux qui violent les Loix, ſans y être animé par aucun ſentiment de vangeance; & quand l'Ecriture nous parle de Dieu, comme d'un Dieu vangeur, elle n'entend point une vangeance

imparfaite, & qui se ressentiroit de la foiblesse; mais une juste & sage punition qui vange nos crimes.

J'ai eu tort d'exposer des idées ordinaires d'une maniere nouvelle, je ne voulois que picquer l'esprit, & je l'ai effrayé: au reste je puis assurer le Public que je n'ai point voulu changer les idées qu'il a sur les vertus & les vices; cependant si l'on en a cru plus que je ne voulois, je suis toujours coupable de m'être mal exprimé. Le goût que j'ai eu de donner des paradoxes ne m'a pas fait avoir assez d'égard au fond de ma matiere. Les paradoxes picquent & réveillent l'esprit humain, & il n'y a pas de mal de lui en présen-

ter quelquefois pour lui donner de l'exercice ; mais il faut choiſir ſes matieres, & des matieres de morale ſont trop importantes pour recevoir la forme de paradoxe, & pour être traitées avec enjouement. Si j'y avois fait attention, je n'aurois pas donné occaſion de mal penſer de moi à mon Lecteur, & je le prie de recevoir mes excuſes. Il doit me pardonner d'autant plus volontiers, que je ſuis prêt de faire en ſa faveur ce que permet rarement l'orgueil humain. Je condamnerai moi-même mes idées, dès qu'elles ſeront capables de bleſſer la morale ; mais je crois n'avoir à juſtifier que mes expreſſions, & je ne doute point qu'on ne
me

me rende la juſtice de le penſer. Il eſt bien juſte qu'on me conſole un peu du tort qu'on m'a fait ; car enfin la vanité qui ſert les hommes, quelquefois bien, quelquefois mal, m'a fort mal ſervi dans mon Livre. En décriant les qualitez du cœur, j'ai furieuſement décrié le mien, & je ſuis bien puni de ce que j'ai dit de l'ingratitude. Il faut, dit-on, des efforts de bonté pour concevoir que je puiſſe être honnête homme. Je prie le Public de juger moins témerairement de moi. L'audace qui fait décrier les qualitez du cœur, ſemble marquer que celui qui les décrie les poſſede, & qu'il ne ſe croit pas obligé à vanter ſon bien. Ce raiſonnement-là

a quelque choſe de plauſible ; & quand il ne ſeroit pas bien vrai, qu'on ſe ſouvienne au moins, pour me juſtifier, que la corruption de l'eſprit ne renferme pas celle du cœur. Si je ne craignois de donner un air érudit à mon éclairciſſement, j'en trouverois des exemples dans l'antiquité ; mais j'eſpere que ſans ce ſecours le Public me rendra l'eſtime que la forme de mon Livre m'a fait perdre. Le genre du Dialogue que j'ai choiſi, eſt un genre d'écrire badin, qui ne convient point à des idées graves ; parceque dans le Dialogue on ne ſçauroit entrer dans des détails qui ſont toujours ſecs ; & c'eſt ſans doute la ſuppreſſion de ces détails

qui a donné lieu de croire que je voulois trop décrier les vertus morales. Comme il y a dans mon Livre quelques Dialogues qui roulent ſur des idées galantes ; & que dans un Ouvrage il doit regner une eſpece d'uniformité, j'ai traité les matieres ſerieuſes d'une maniere qui ne l'étoit pas, j'ai même traité les matieres gayes d'une maniere encore plus gaye ; mais quand on donne des plaiſanteries pour ce qu'elles ſont, on peut être auſſi plaiſant qu'on veut, & le Dialogue eſt un genre d'écrire où l'on croit que ce qu'on dit ne ſera pas toujours pris au pied de la lettre.

Il y auroit ce me ſemble bien de l'injuſtice à me chi-

caner ſur le Dialogue de Mars & de Vulcain, où Vulcain prétend être honoré de l'infidelité que lui fait ſa femme. Auroit-on bonne grace à me dire que je veux changer la maniere ordinaire de penſer ? Non, on voit bien que je badine, les idées de ce Dialogue, & la forme que je leur donne le font aſſez connoître ; & en verité, quand le vrai & le faux ſont mêlez enſemble, un Lecteur doit, par reconnoiſſance, ne les point confondre : Ce dont il fait un crime, eſt une preuve de l'eſtime qu'on a pour lui, & ſeroit-il juſte d'être puni d'avoir trop compté ſur ſon intelligence ? C'eſt au Lecteur à deviner l'intention d'un Auteur, qui veut quel-

quefois qu'on rabatte de ce qu'il dit, & qu'on réduise les choses à leur juste valeur. Je serois fâché, par exemple, qu'on prit au pied de la lettre ce que je dis dans un de mes Dialogues contre la gloire que j'ai trop décriée. Pour mieux faire sentir les choses on les outre sans s'en appercevoir; mais on ne court aucun risque de décrier les impressions generales que la nature donne, on ne s'en défait jamais. L'amour de l'estime n'est point un préjugé de l'opinion; & quoiqu'il serve au bien de la societé, il ne faut pas croire que nous le tenions de sa politique. La nature nous inspire le desir de l'élevation; & cette passion combat furieuse-

ment notre pareſſe. Il n'y a point d'homme, ſi pareſſeux qu'il ſoit, qui renonce entierement à l'eſtime des autres hommes, & qui ne ſe donne du mouvement pour l'acquerir, mouvement qui tourne preſque toujours au bien de la ſocieté. Quoique j'aye décrié la gloire, on peut dire en ſa faveur des choſes meilleures que celles que j'ai dit contr'elle; & ceux qui la recherchent ne ſont point ſi ſots que je les ai faits dans mon Dialogue, où j'ai pourtant dit que la gloire dédommageoit des ſacrifices qu'elle faiſoit faire. Effectivement il y a toujours à gagner pour ceux qui ſongent à acquerir de l'eſtime; on n'y penſe pas quand on dit que la

gloire eſt une chimere : ne tire-t'on pas de la gloire mille avantages réels ? Et la place honorable qu'on occupe dans l'eſprit des hommes, n'eſt-elle pas accompagnée de commoditez ſolides ? J'ai parlé differemment dans mon Dialogue, mais quoique toutes les paſſions que l'Auteur de la nature donne ſoient bonnes en elles-mêmes, pouſſées trop loin, elles deviennent mauvaiſes ; & la gloire qui tient ſon rang entr'elles, pouvant avoir le même défaut, je croi qu'on peut la borner.

Il y a peut-être quelques endroits de mes Dialogues qui meriteroient d'être éclaircis ; mais ſi quelque choſe embaraſſe le Public, qu'il ſubſtitue

à mes idées celles qu'il doit avoir, & qu'il ſoit ſûr que j'y ſouſcrirai. Je ne me ſuis rendu coupable que parceque j'ai trop compté ſur mon innocence. Quand on eſt trop plein de ſa matiere, le Lecteur ne s'en trouve pas mieux. Le ſujet qu'un Auteur a étudié, eſt diſtinct à ſon eſprit avec toutes les idées qui en dépendent, & deux mots ſuffiſent pour lui rendre ſa matiere préſente. Un Lecteur qui n'a pas la même avance, fatigue; & comme il lui manque pour bien appercevoir, quelque choſe que l'Auteur n'a pas dit; ſouvent il n'entend pas, & il s'en prend à l'Auteur, quelquefois avec raiſon. On m'accuſe d'être tombé dans ce défaut, & je

dois en convenir à l'égard de quelques endroits ; je dois même me plaindre de moi ſur le peu de ſoin que j'ai eu d'expliquer des idées qui touchent à des matieres importantes, & & qui ne peuvent être trop bien éclaircies.

Il n'y a point de danger à hazarder ſes idées ſur des choſes indifferentes ; mais on ne ſçauroit être trop circonſpect à ne rien donner de nouveau ſur ce qui regarde la Morale : il faut encore ſe défendre d'examiner d'un nouveau côté les idées qu'on en a ordinairement. Tout ce qui porte le caractere de nouveauté effraye ; on ne doit jamais détourner le Lecteur des vues qui lui ſont les plus familieres quand on en

auroit d'utiles à lui donner ; celles qu'il voudroit conſerver, & celles qu'il voudroit acquerir, feroient un mélange qui lui feroit préjudiciable. Je me fais mon procès à moi-même ; mais j'aime mieux me déclarer coupable que de mettre mon Lecteur au hazard de ſe tromper ſur un ſujet auſſi important que la Morale.

Encore une choſe à quoi un Auteur doit faire attention, c'eſt à ne point approfondir des matieres ſur leſquelles il veut en même temps badiner ; quand on veut éclaircir un ſujet, il faut ne faire que cela, & alors on ne court point de riſque de faire des impreſſions dangereuſes ; parcequ'en préſentant une idée, on l'analiſe

aſſez exactement pour la montrer dans ſon vrai jour, & pour détourner le Lecteur des mauvaiſes routes qu'il pourroit prendre ; mais quand on veut badiner ſur une idée qu'on approfondit, il arrive que ce qu'on donne à l'enjouement ne permet point qu'on éclairciſſe une matiere qui doit l'être à fond ; lorſqu'on ne veut rien laiſſer d'équivoque à l'eſprit qui aime à voir clair ſur les choſes qui l'intereſſent, & ſur leſquelles il eſt dangereux pour lui de ſe tromper. J'ai fait dans mon Livre préciſément le contraire de ce que je viens de dire qu'il falloit faire ; j'ai badiné ſur des matieres fort ſerieuſes, & ce que j'ai donné au badinage a été au-

tant de pris ſur l'intelligence que je voulois qu'on eût de mes idées. Voilà bien des choſes que je me reproche pour me juſtifier ; mais je ne ſçaurois aſſez faire pour engager le Public à perdre la mauvaiſe opinion qu'il a conçu de moi, & qu'il s'eſt cru fondé à prendre.

Quelques perſonnes me reprochent un autre défaut moins important ; on m'accuſe de pareſſe, & j'ai, dit-on, laiſſé échaper quelques negligences de ſtile. Ceux qui me font ce reproche peuvent bien avoir raiſon ; mais ils ne ſongent peut-être pas qu'il y a des negligences qui ſont des graces, & c'eſt mon avis ; un ſtile toujours élevé peneroit,

il faut mettre quelquefois pied à terre, & se reposer. Ces repos sont appellez negligences, je le veux bien ; mais je soutiens que ces negligences-là sont necessaires : le grand art d'un Auteur est de mettre ses ornemens à leur place, & de les ménager, il faut avoir la force de renoncer quelquefois à plaire, pour plaire ensuite, & mieux & plus sûrement. Que de beaux traits soient trop pressez dans un discours, la grande abondance leur fera tort. On ne veut pas toujours admirer; il semble que cela coûte. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'une beauté mise à côté d'une autre, perdra de son prix ; mais ce prix sera rendu aux deux beautez par quelque

choſe de ſimple qui les ſéparera. Le plaiſir veut des intervales, & il faut prendre haleine pour être mieux touché.

Ce que je dis ne juſtifie point mes négligences ; & je ſçai qu'il y en a dans mon Ouvrage que je n'oſerois faire paſſer pour des graces, & qui me ſont échapées. Mais ce n'eſt pas tout à fait ma faute ; on m'a pris mon Ouvrage avant qu'il eût reçu ſa derniere forme, & j'avois quelques changemens à y faire. Je n'oblige point le Public à ſe payer d'une pareille excuſe ; il merite bien qu'on ait l'attention de ne point ſe montrer à lui, qu'on ne ſoit digne d'y paroître.

J'ai promis dans le commen-

cement de mon diſcours que je répondrois aux gens exacts. Je dois leur tenir parole, & je le ferai d'autant plus volontiers, que c'eſt l'eſpece de gens la plus eſtimable de l'Empire des Lettres.

Il en eſt quelques-uns qui défendent toutes ſortes d'ornemens, & qui pour qu'on n'aït rien à leur dire, ſe les défendent d'ordinaire à eux-mêmes. La verité, diſent-ils, n'a-t'elle pas de quoi plaire aux hommes ſans parure étrangere? Qu'a-t'on affaire de ces graces qui la défigurent? Et un Auteur ne ſçauroit-il faire briller ſon eſprit que ce ne ſoit aux dépens de la verité? Voilà un zele qu'on ne ſçauroit trop admirer; mais je voudrois

bien que ces Meſſieurs fiſſent paſſer ce zele dans l'eſprit des Lecteurs; car enfin les Lecteurs qui veulent bien être inſtruits, veulent auſſi qu'on les amuſe; & ſur ce pied-là, voyons ſi j'ai tort. Il faudra pour cela que j'examine l'exactitude & ſes uſages, & que je prenne les choſes d'un peu haut; mais j'en ſuis charmé, je rétablirai peut-être ma réputation auprès des gens exacts, en leur montrant que je ne ſuis pas toujours badin.

L'exactitude eſt la qualité eſſentielle de l'eſprit; & quoique les autres ſoient plus brillantes, elles ne meritent cependant de l'eſtime que lorſque l'exactitude leur ſert de fondement. La vivacité de

l'eſprit eſt employée à donner du corps aux idées qui n'en ont point, & à ſoulager l'imagination, qui eſt bien-aiſe d'avoir à quoi ſe tenir. La fineſſe ſert à aller chercher dans les choſes ce qu'il y a de plus caché. L'uſage de la délicateſſe eſt de ne pas dire tout, & d'en dire pourtant aſſez. L'étendue de l'eſprit fait voir pluſieurs idées à la fois, & les laiſſe voir diſtinctement. Il eſt aiſé de s'appercevoir que toutes les qualitez de l'eſprit ont un beſoin neceſſaire de l'exactitude, & que c'eſt elle qui leur donne leur vraye beauté : Nous allons le voir en détail.

Une imagination vive, & qui ne ſera point exacte, donnera du corps aux idées ; mais

elle lui en donnera trop. Or une image doit repréſenter, pour plaire, l'objet tel qu'il eſt. Un eſprit qui ſera fin, trouvera bien dans une matiere ce qu'il y aura de plus ſubtile, & ce qui ſeroit échapé à d'autres ; mais comment, ſans le ſecours de l'exactitude, verra-t'il la liaiſon de ce qu'il a trouvé avec ce qu'il ſçavoit déja ? Une imagination delicate donnera trop à deviner, ſi elle n'a une ſorte d'exactitude qui appartient au ſentiment plûtôt qu'à l'eſprit ; & l'imagination qui ne ſera qu'étendue, verra pluſieurs choſes, & ne ſçaura pas profiter du nombre de ſes vûes.

On voit clairement par ces détails la néceſſité de l'exacti-

tude & l'importance de cette qualité. J'avoue que toutes les qualitez de l'eſprit ſont neceſſaires, & qu'elles entrent toutes dans la compoſition d'un beau genie. C'eſt le mélange de ces qualitez qui forme un ouvrage parfait; mais ce mélange doit être tel qu'aucune qualité ne domine. On doit ſentir l'agrément d'un bel ouvrage, ſans ſçavoir préciſément à quoi l'on le doit, & l'aſſortiment de ce qu'on y met pour plaire, doit être ſi bien menagé, que frappé de la beauté du tout, on ne puiſſe faire honneur du plaiſir que l'on reçoit à aucune qualité de l'eſprit en particulier.

Voilà l'idée que j'ai de la perfection d'un ouvrage, &

ſelon cette idée l'exactitude n'y a part que comme les autres qualitez de l'eſprit, ou ſi l'on veut, un peu plus, parceque c'eſt elle qui les regle, & qu'elles ne ſçauroient ſe paſſer de ſon ſecours.

Ce n'eſt pas l'avis des partiſans de l'exactitude. Ils veulent que l'exactitude regne dans un Ouvrage au point d'en exclure preſque toutes les autres qualitez de l'eſprit; & c'eſt ce qui arrive neceſſairement à l'exactitude lorſqu'elle n'eſt pas moderée. Ce n'eſt pourtant pas le moyen de plaire que de laiſſer regner ſeule dans un Ouvrage une exactitude ſcrupuleuſe. Des qualitez qui ſont deſtinées à aller enſemble, doivent faire

harmonie entr'elles, & celle qui voudroit trop briller, ne dédommageroit point par le plaisir qu'elle donneroit, de celui qu'auroit fourni l'accord des qualitez qu'elle étoufe. Toutes les fois que l'exactitude est poussée trop loin, elle fait perdre l'agrément de la délicatesse; car la délicatesse ne veut pas qu'on dise tout, & l'extrême exactitude veut qu'on presente à l'esprit une idée tellement nette qu'il n'ait rien à chercher. Si cela est, l'exactitude est une qualité dont on doit ménager l'usage, & il y aura quelquefois de l'art à n'être pas aussi exact qu'on le pourroit être.

Il faut que je dise une chose qui paroîtra singuliere à ceux

qui n'y auront pas pris garde, & qui va à borner l'exactitude, ſur-tout celle qui veut que non ſeulement les raiſonnemens ſoient exacts, mais encore les principes dont ils ſont tirez. L'enjouement ſe tire quelquefois de la fauſſeté; par exemple, lorſqu'on raiſonne de ſes ſentimens comme ſi l'on en étoit le maître, on fait une impreſſion agreable, & c'eſt cette maniere de raiſonner conſequemment à un principe faux qui forme preſque toujours l'enjouement. Le faux ne déplaît point à l'eſprit lorſqu'il lui eſt preſenté pour ce qu'il eſt; & quoique l'eſprit raiſonne rarement ſur ce qui le flatte, il ſemble qu'il ſoit charmé de ſubſtituer le vrai

au faux qu'on lui offre pour tel.

On voit par là que l'exactitude de l'eſprit n'eſt pas la ſeule qualité qui puiſſe fournir de l'agrément, & que la fauſſeté qui lui eſt en quelque ſorte oppoſée, eſt quelquefois capable d'en donner.

Il y a pourtant des matieres où il faut être exact autant qu'on peut l'être, & où l'on doit renoncer à faire uſage de la qualité de l'eſprit, qu'on nomme délicateſſe. Quand le ſujet qu'on traite demande de la diſcuſſion, & qu'on a en main des idées fines & difficiles à comparer; alors il faut prendre le parti d'être exact, & il ne faut point s'aviſer de laiſſer deviner à l'eſprit des

choſes qui rendues avec toute la netteté, ſe laiſſent à peine ſaiſir. Une matiere embaraſſée donne aſſez d'exercice pour faire honneur à la vanité.

Je ne croi pas cependant qu'on doive paroître accablé de ſon ſujet quelque difficile qu'il ſoit. Une matiere abſtraite ne veut point être traitée avec trop d'enjouement; mais je ne voudrois pas non plus qu'on eût pour la verité une ſorte de reſpect qui marque qu'on n'a pas d'habitude avec elle; il y a des gens qui par la gravité avec laquelle ils rendent un ſujet, vous font ſentir la peine qu'ils ont eu à s'en rendre maîtres. Vous ſentez les efforts qu'ils font pour ſe faire entendre, & vous en faites

tes avec eux. Un Lecteur qui veut qu'on lui donne du plaisir, ne veut pas qu'il en coûte trop pour lui en donner.

Je n'ai pas toujours ſuivi dans mes Dialogues les regles que j'établis ici, j'ai badiné quelquefois ſur des matieres un peu composées, & je crois que j'ai eu tort. Mais on eſt bien embarraſſé ; ce qui eſt deviné par un Lecteur penetrant, n'eſt point entendu par un autre qui ne l'eſt point ; & il arrive de là que l'un vous mépriſe & l'autre vous eſtime. Il faudroit que la Nature eût donné la même portée à tous les eſprits, & alors on donneroit à ſes idées cette meſure de délicateſſe, qui fait qu'on eſt entendu, & cependant deviné.

Je n'ai point parlé du diſcours qui eſt à la tête de mes Dialogues, parcequ'on en a paru plus content que des Dialogues. Quelques perſonnes ne veulent pourtant point que le Dialogue ſoit le genre d'écrire le plus ancien, ils ont peut-être raiſon; auſſi n'ai-je donné mon opinion ſur l'ancienne origine du Dialogue, que comme une ſimple conjecture. Voici poutant un trait qui pourroit lui donner du fondement.

Un Payſan de naiſſance & de profeſſion, du pays de Xaintonges, nommé Bernard Palici, a fait un Ouvrage en forme de Dialogues. Bernard Palici vivoit il y a environ cinquante ans. Ses Dialogues rou-

lent sur l'Agriculture, dans laquelle il prétend que se trouve la Pierre Philosophale. Il traite aussi en passant de quelques matieres de Physique, dont il donne des raisons dignes d'un Philosophe lettré. Bernard Palici ne l'étoit pourtant point, & il se plaint dans un de ses Dialogues de ne sçavoir pas lire : défaut sans lequel notre Paysan ajoute qu'il auroit été un grand homme. Les talens de la nature veulent être cultivez, peut-être que Bernard Palici avoit la tête propre à former un sistême de Philosophie comme Monsieur Descartes ; mais Bernard Palici n'avoit devant les yeux qu'une bêche & un hoyau, & de pareils objets ne tirent pas d'un

genie ce qu'il peut avoir de plus beau. Au reſte notre Payſan, qui a fait des Dialogues ſans ſçavoir lire, ſemble faire croire que cette maniere d'écrire eſt la plus naturelle, & par conſéquent la plus ancienne. Cependant je ne conclus pas de ce fait plus que je n'en dois conclure. Je n'ai plus rien à dire à mon Lecteur qui puiſſe l'intereſſer, & je vais finir. Je prierai ſeulement les gens qui m'ont accuſé d'avoir trop décrié les vertus morales, de faire quelque grace à mes expreſſions qui m'ont mal ſervi, & de ne point juger de moi par des idées que je ſuis le premier à condamner, dès qu'elles pourront porter du préjudice aux mœurs : un Auteur qui

abandonne les qualitez de ſon eſprit, merite bien qu'on ait bonne opinion de celles de ſon cœur.

FIN.





